

sans qu'un peu de son honneur et de sa vertu ne demeure sur ce triste champ de bataille. Un irrésistible courant entraîna tous les étudiants vers leur ancien camarade, qu'ils emportèrent en triomphe et presque évanoui en dehors de la salle, au grand air, à la liberté, aux joies renaissantes de la vie. Quant aux autres assistants, l'heure était avancée, et ils se hâtèrent de partir pour rentrer chez eux.

M. Darrone, livide, avait suivi Isidore avec des yeux hagards. Il était debout, chancelant comme un homme ivre, et agrafait son manteau d'une main tremblante. En se retournant pour sortir, il aperçut à trois pas M. Gestral qui l'examinait tranquillement. Il baissa les yeux, frissonna, et dans son trouble salua le commissaire. Celui-ci sourit et lui rendit son salut avec politesse.

## III

M. Gestral était certainement très heureux de l'acquiescement d'Isidore, mais il était ravi en même temps du succès qui avait couronné ses ingénieuses suppositions. Il avait admis en effet que l'assassin d'Albertine devait être un prétendant repoussé, plutôt vieux que jeune, adonné jusqu'alors à des occupations sédentaires et à un travail de cabinet, puis exalté tout à coup par une passion sensuelle et disposé par ses habitudes d'esprit et son tempérament à la combinaison de la vengeance la plus froide et la plus raffinée.

Exploitant ensuite la curiosité naturelle à tout coupable au sujet de son crime, il avait assigné cet homme à se montrer dans un court délai. Et voilà qu'aux séances du Palais de Justice s'était offert à lui ce Darrone, un ancien avoué, avec l'âge et la physionomie qu'il lui rêvait, étrangement attentif aux débats, agité par instants de ces frissons du corps et de l'âme que la plus puissante volonté ne peut entièrement supprimer et profondément troublé du plus léger examen dont il était l'objet.

Maintenant cet homme était-il le meurtrier? M. Gestral n'en doutait pas, et cependant il ne l'avait point fait arrêter. C'est que des présomptions ne sont point des preuves, et que la police, autant que possible, ne doit pas se tromper. L'arrestation de M. Darrone eût pu être un scandale, un danger, pis encore, une chose inutile. Il aurait nié et n'aurait pu être convaincu. Il n'y avait aucune trace de sa présence à l'hôtel d'Isidore, et par la disposition même de la maison qu'il habitait, il avait dû, dans la nuit du crime, en sortir et y rentrer sans être vu.

Deux fois pourtant, dans la première joie de sa découverte en apercevant M. Darrone, et plus tard, lorsque Isidore était à demi accablé par le réquisitoire du procureur impérial, M. Gestral avait été sur le point d'agir. Si la condamnation d'Isidore eût été prononcée, il se fût assuré de M. Darrone séance tenante. Heureusement tout s'était passé pour le mieux, et M. Gestral était optimiste.

Cette première partie gagnée, il en entrevoyait une autre, bien plus sérieuse, à continuer d'après les mêmes errements, car elle avait également pour base la stricte observation du cœur humain et le développement logique des sentiments qui l'agitent : elle devait amener le coupable, engagé dans un chemin sans issue, à se livrer lui-même.

M. Darrone, quel que fût son secret, était rentré chez lui dans un trouble inexprimable. Toutefois il s'était efforcé de toucher au dîner que sa vieille gouvernante, le seul domestique qu'il eût, lui avait servi.

Après son repas, il s'enferma dans son cabinet, dont la porte ouvrait de plain-pied sur le jardin. Alors, à la lueur d'une seule bougie, il se promena de long en large, se tordant les mains, poussant de sourdes exclamations, se heurtant aux murs. Son visage s'éclairait tour à tour des feux de la haine et d'un impuissant désespoir.

Par instants il se laissait tomber dans son fauteuil et y restait morne et abattu. Si M. Gestral l'eût vu en de tels moments, il se fût dit sans doute que cet homme avait perdu tout courage et regardait Isidore comme une proie qui lui échappait. A observer plus attentivement M. Darrone, on eût dit pourtant qu'il songeait à un second crime; il se relevait brusquement, se promenait encore, puis, las d'inutiles fureurs, de regrets stériles, il s'arrêtait court dans sa marche, et allait, la tête dans ses deux mains, s'accouder sur le marbre de la cheminée.

La méditation de Darrone, lente, mais traversée par des soubresauts, toute hantée de visions peut-être, n'aboutissait à rien. Il en sortait avec un cri étouffé et en levant le poing, comme si de rage il eût défié le ciel.

Ce qui rendait son aspect plus effrayant peut-être, c'est qu'à ses angoisses morales s'ajoutait une souffrance physique presque hideuse. Il y avait sur sa face de subites et livides rougeurs, et ses yeux s'injectaient de sang. Les veines de son front étaient gonflées à se rompre. Le corps, à n'en pas douter, se débattait autant que l'âme sous un coup inattendu. Tout dans cet homme offrait l'image d'une jalousie rétrospective qui se réveillait avec des fureurs d'autant plus vives qu'elle se voyait trompée dans ses rêves de vengeance.

Une autre idée lui vint, d'un ordre différent. Il prêta l'oreille, ouvrit rapidement la porte du jardin, qu'il parcourut en tous sens. Ses traits s'étaient décomposés; il se souvenait sans doute de quelqu'un dont il redoutait la présence. M. Darrone avait peur. A ce moment encore, M. Gestral, s'il eût été là, lui eût souri comme à l'issue de la séance, de son tranquille et froid sourire. M. Darrone respira enfin, s'approcha de la glace, et, probablement effrayé de l'altération de son visage, se plongea la tête dans une cuvette pleine d'eau. Alors il se regarda de nouveau, s'étudia, se prit à marcher d'un pas mesuré, et poussa comme un soupir d'allégement. Il s'appartenait donc encore, et personne ne l'avait aperçu dans son récent désordre.

Certes il fallait sans doute qu'on ne soup-